)U RNAL ASIATIQUE

RIODIQUE TRIMESTRIEL

G. MAKDISI
ri Laoust (1905-198

G. SIXDENIER
gue du Targum samaritain

N. VATIN
tisme dans les Vâḳi'ât-ı Sultân Cem

MELIKI HIRVANI
le pouvoir mongol

L. BAZI
sugur (sc *«marmotte»*

G. COLA
et analyse de Marīcisaṃhitā

G. PINAULT
du Vinayavibhaṅga *en koutchéen*

AU CHHIENG
hume du roi cambodgien Sūrāmrit

B. LE CALLOC'H
Alexandre Csoma de K

HAMILTON
Les titres Sili *et* tutung *en ouïgour*

PAR I SIÉTÉ ASIATIQUE

AVEC COURS

CONAL A RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LES TITRES *ŠÄLI* ET *TUTUNG* EN OUÏGOUR

PAR

JAMES HAMILTON

Dès les premières études par des savants occidentaux de textes turcs anciens en écriture ouïgoure, la forme S'LY a posé un problème de lecture et d'interprétation. Dans son édition d'*Uigurica* de 1908 (p. 14), F.W.K. Müller, qui rencontrait pour la première fois une mention de SYNKQW S'LY Tutung de Beš-balïq, traducteur de nombreux ouvrages bouddhiques du chinois en turc ouïgour, opta pour la lecture Salï, en pensant au nom Sa-li 薩里 attribué dans le *Yuan che* à des Ouïgours de l'époque mongole. A propos du même passage, cependant, en 1913, S.E. Malov (cf. V.V. Radlov et S.E. Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, I-II, Bibliotheca Buddhica, XVII, p. V, n. 2) remarqua qu'il fallait refaire la transcription Salï de Müller en Säli, à cause des formes *sälikä* et *sälilärkä* qui s'étaient entretemps présentées chez V.V. Radlov, *Uigurische Sprachdenkmäler* (n° 88, l. 43) et chez F.W.K. Müller, *Uigurica II* (p. 80, l. 67). On trouvait également Ṣ'LY Qutluγ Q(a)ya et Sinsun ou Qïnsun S'LY dans *Uigurische Sprachdenkmäler* (n° 70 et 113, pp. 122-123, 208, et 250), de même que Qonïm-du Vapšï S'LY et Sïnandu S'LY dans *Uigurica II* (pp. 81, l. 69, et 88, l. 73). Partant de ces quelques exemples, Louis Ligeti conclut dans un article de 1961 («Sur quelques transcriptions sino-ouigoures des Yuan», *Ural-Altaische Jahrbücher*, XXXIII, 3/4, p. 235 seq.) que (p. 238) «*Sa-li*, transcription du *Yuan che* doit être restitué en *Sali* ou *Salï*» et que «ce nom est inséparable de *Sali* ou *Salï* des documents ouigours (la leçon *säli* n'est guère défendable ...)».

Or, voilà qu'en 1975 parut l'édition par Georg Hazai d'un «Fragmente eines uigurischen Blockdruck-Faltbuches» (*Altorientalische Forschungen*, III, pp. 91 seq.). La xylographie en question comporte notamment à la l. 102 une mention inédite du célèbre traducteur sino-ouïgour orthographiée avec précision ṢYN̆KQW Ṣ'LY Tutung, c.-à-d. ŠYNKQW Š'LY Tutung, alors qu'au-dessus du numéro en chinois de chaque

page figure le nom de Cheng-kouang *fa-che* 勝光法師, soit le *fapši* ou «maître de la Loi» Cheng-kouang, qui correspond manifestement au nom de moine chinois noté par ŠYNKQW, Šingqo, en ouïgour (cf. les planches 9, 11, 13, 15, et 17 de l'édition de Hazai, ainsi que A. von Gabain, *Die Drucke der Turfan-Sammlung*, *SDAW*, 1967, n° 1, p. 19 et pl. 9). En 1976, Peter Zieme attira l'attention sur ces faits nouveaux, tout en faisant le point de la question dans son article «Sïngqu Säli Tutung, Übersetzer buddhistischer Schriften ins Uigurische» (*Tractata Altaica*, pp. 767-775). En outre, dans sa réédition de 1981 («Uigurische Steuerbefreiungsurkunden für buddistische Klöster», *Altorientalische Forschungen*, VIII, pp. 237-263) du manuscrit n° 88 d'*Uigurische Sprachdenkmäler* cité plus haut, à savoir *T III M 205* (*U 5317*), P. Zieme releva (p. 251) encore d'autres exemples de la graphie Ş'LY, qui ne laissent pas de doute quant à la prononciation *š* de l'initiale. Par la même occasion, il observa que tous les exemples de ce mot rencontrés jusqu'ici avec suffixes indiquent la classe palatale, et qu'il faudrait se demander, par conséquent, si *säli* comme grade de moine et Salï comme élément de nom propre sont un seul et même mot. La question vaut effectivement d'être posée. A plus forte raison que dans le premier cas il s'agit plus exactement d'une forme *šäli*, comme nous venons de voir, qui désignerait chez les Ouïgours une sorte de religieux bouddhique. Et on sait que chez les Ouïgours la plupart des titres, surtout les titres religieux, étaient empruntés à des langues étrangères, et notamment au chinois.

Or, comme de juste, il existait en chinois un titre bouddhique *chö-li* 闍梨 bien attesté notamment dans les manuscrits chinois de Touen-houang du IX^e^-X^e^ siècle[1], qui représentait l'abréviation courante de

[1] Le titre bouddhique *chö-li* 闍梨 (parfois *-li* 黎), abréviation par aphérèse de *a-chö-li* 阿闍梨 pour *ācārya*, est attesté depuis au moins le VII^e^-VIII^e^ siècle dans les textes bouddhiques chinois (cf. Makita Tairyō, *Chūgoku kōsōden sakuin*, «Index des biographies du haut clergé de Chine», Vol. 7: *Sō kōsōden sakuin*, Kyōto 1978, p. 1129). Il est assez fréquent dans les manuscrits chinois de Touen-houang car, sans faire de recherche systématique, j'en ai relevé au hasard d'assez nombreux exemples datant du IX^e^-X^e^ siècle, dont les suivants:

— Deux exemples de *chö-li* 闍黎 d'avant 858 dans le *Pelliot Chinois 4660 r°* vers la fin du rouleau (cf. Chikusa Masaaki, «Tonkō no sōkan seido», *Tōhō Gakuhō*, Kyōto, n° 31, 1961, p. 145; Paul Demiéville, *Le Concile de Lhasa*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Vol. VII, Paris 1952, p. 21, note).

— Un exemple de *chö-li* 闍梨 dans le *Stein 3920 v°*, daté d'une année *yi-wei* à la 5^e^ lune, dont le premier jour est *sin-wei*, le 12^e^ jour *ping-wou* (sans doute fautif pour *jen-wou*), soit le 22 juin 815 (cf. Chikusa, *op. cit.*, p. 191, n. 57).

— Deux exemples au moins de chö-li 闍梨 dans le *Pelliot Chinois 3556 r°*, et notamment, vers la fin du rouleau, comme titre porté par une nonne (?), enfant d'un frère de Tchang Yi-tch'ao, libérateur de Touen-houang en 848.

— Un exemple de Li *kiao-cheou chö-li* 李教授闍梨 dans le *Stein 6604 r°*, daté d'une année *yi-hai*, soit 795, 855, etc. (cf. Lionel Giles, *Descriptive Catalogue of the Chinese Manuscripts from Tunhuang in the British Museum*, p. 175, n° 5695, qui a lu, sans doute par erreur: «Director of Studies Li *Kuan-li* 關梨»).

— Deux exemples de *chö-li* 闍梨 dans le *Stein 4664* (cf. Chikusa, *ibid.*, p. 195, n. 96).

— Deux exemples de *chö-li* 闍梨 dans le *Pelliot Chinois 3388 v°* daté du 2 avril 947.

— Un exemple de Tch'eng-tseu *chö-li* 成子闍梨 (également dans le *Pelliot Chinois 3388 v°*) dans le *Stein 5855*, daté de 986 (cf. Chikusa, *ibid.*, pp. 159-160).

— Un exemple de Teng *chö-li* 燈闍黎 dans un manuscrit de 826, à savoir le *Pelliot Chinois 2342*, pièce 3 (cf. le *Catalogue des Manuscrits Chinois de Touen-houang*, I, Bibliothèque Nationale, Paris 1970, pp. 216 et 364 sous Teng *ācārya*).

— Un exemple de Tch'en *chö-li* 陳闍梨 de Cha-tcheou dans le *Pelliot Chinois 3166 v°* (cf. le *Catalogue des Manuscrits Chinois de Touen-houang*, III, Bibliothèque Nationale, Paris 1983, p. 130).

— Un exemple de Ho *chö-li* 何闍梨 dans une lettre, le *Stein 4362 r°*.

D'autre part, je remarque deux exemples du titre plein *a-chö-li* 阿闍梨 dans le *Stein 532 r°* à la date du 26 juin 964 (cf. Chikusa, *ibid.*, p. 193, n. 73).

la transcription chinoise *a-chö-li* 阿闍梨 du sanskrit *ācārya*, «maître»[2]. Les caractères *chö-li* 闍梨 devaient se prononcer **dźi̯a-li* jusqu'au VII^e^ siècle environ, mais après, à la période du moyen chinois tardif contemporaine de nos textes ouïgours, **dźi̯a-li* à l'initiale affriquée était passé à **źi̯a-li* à l'initiale fricative[3]. En turc ancien, qui ne possédait

[2] Voir la transcription chinoise *a-chö-li* 阿闍梨 d'*ācārya*, abrégée en *chö-li* 闍梨 ou *chö-li* 闍黎 dans *A Dictionary of Chinese Buddhist Terms* by Soothill and Hodous, pp. 292-293 et 463; dans le *Dai Kanwa Jiten* de Morohashi Tetsuji (Tōkyō 1955), vol. 11, p. 809, n° 41599-374, et p. 763, n° 41434-4 et -5; dans le *Bukkyō Daijiten* en 1 volume par Oda Tetsuyoshi (Tōkyō 1931), p. 20c sous *ajari* et p. 980c sous *jari*; et dans le *Handbook of Chinese Buddhism* by Ernest J. Eitel (Tōkyō 1904), p. 22 sous *atchârya*.

[3] La prononciation du caractère *chö* 闍 en moyen chinois, c.-à-d. aux alentours de l'an 600 de notre ère, était *dźi̯a* à l'initiale affriquée d'après E.G. Pulleyblank, «The Consonantal System of Old Chinese», Part I (*Asia Major*, IX, 1962), p. 124, où il note *ji̯a*, c.-à-d. *dźi̯a*, et *dź'i̯a* d'après B. Karlgren, *Grammata Serica Recensa* (Stockholm 1957), n° 45, *h'*, p. 31. Sur le passage en chinois moyen tardif de l'initiale affriquée *dź-* à l'initiale fricative *ź-*, cf. E.G. Pulleyblank, «Late Middle Chinese» (*Asia Major*, XV, 2, 1970), pp. 222-223, et du même auteur le tableau à l'Appendice I, p. 91, de l'étude «Stages in the transcription of Indian words in Chinese from Han to Tang», in *Sprachen des Buddhismus in Zentralasien, Vorträge des Hamburger Symposions vom 2. Juli bis 5. Juli 1981*, Wiesbaden 1983, où il est indiqué que l'initiale *dź* de «Early Middle Chinese» passe à *ź* en «Late Middle Chinese».

pas d'initiale fricative sonore telle que *ź-*, **źi̯a-li* aurait tout naturellement donné *šäli*. Ainsi, le titre bouddhique noté S'LY dans les textes ouïgours anciens est à lire *šäli*, et ce *šäli* doit représenter un emprunt au chinois *chö-li* 闍梨 (**źi̯a-li*), transcription tronquée du titre bouddhique sanskrit *ācārya*, «maître, précepteur spirituel».

Toutefois, si l'on sait que les Bouddhistes chinois employaient couramment *chö-li* 闍梨 (ou *-li* 黎) pour *ācārya* depuis au moins le VII^e^-VIII^e^ siècle, on sait moins à partir de quelle époque les Bouddhistes turcophones de l'Asie Centrale se sont mis à employer la forme *šäli*. Je constate, par exemple, que *šäli* est totalement absent des manuscrits ouïgours de Touen-houang du IX^e^-X^e^ siècle[4], et que c'est encore *ačarï* qui sert dans tous les cas à rendre le titre *ācārya*. En fait, à bien considérer les différents manuscrits ouïgours dans lesquels il est question de *šäli*, on a, d'une manière générale, l'impression que ces manuscrits ne sont ni particulièrement anciens ni particulièrement tardifs, mais qu'ils appartiennent plutôt à une époque intermédiaire telle que le XI^e^-XIII^e^ siècle. A cet égard, on peut citer l'exemple notamment de la troisième inscription sur pieu de Xočo, qui doit dater du 12 mars 1019[5]. A la l. 16, en effet, on trouve la forme *s(a)li*[6], vraisemblablement pour

[4] Parmi les quelques mots d'un texte très court probablement en sogdien griffonné au verso du *Stein 1084* et encore mal élucidé, je relève, cependant, au début de la troisième ligne une forme qui pourrait être *š'ly*. Sur ce texte, cf. Nicholas Sims-Williams, «The Sogdian Fragments of the British Library», *Indo-Iranian Journal*, 18 (1976), p. 65.

[5] Voir cette inscription chez F.W.K. Müller, *Zwei Pfahlinschriften aus den Turfanfunden*, *APAW*, 1915, p. 22 seq. En ce qui concerne la date de 1019, cf. Moriyasu Takao, «Uiguru to Tonkō», in *Tonkō no rekishi*, vol. II de la collection *Tonkō* de la maison d'édition Daitō (Tōkyō 1980), pp. 334-335 et n. 55, ainsi que l'Introduction, pp. 20-22, de ma thèse (dactylographiée) de Doctorat d'État, «Étude du Corpus des manuscrits ouïgours de la grotte murée de Touen-houang», Paris 1983.

[6] Je relève la forme *s(a)li*, soit SLY, également sur la cartouche de droite de la planche 30 de *Chotscho*, le grand volume de fac-similés des objets trouvés par la Première Expédition Royale Prussienne à Turfan, édité par A. von Le Coq, Berlin 1913. Dans la cartouche à côté de la figure de l'homme à droite de la peinture, on lit effectivement «Buγra sly toto*q* (ou tutu*ng*?)». Or, les trois hommes représentés dans cette peinture du Temple n° 9 de Bäzäklik, qui nous paraît dater des environs de l'an mil (cf. plus loin la n. 20), ne sont pas habillés du tout en religieux bouddhique mais plutôt en grand seigneur. En fait, étant donné l'aspect tout à fait pâle et quelque peu raturé de cette inscription, ainsi que l'absence d'inscription dans les deux autres cartouches, à l'exception d'un «TW» dans la cartouche de gauche, on peut se demander s'il ne s'agit pas de graffiti quelconques.

šäli, qui serait le titre du personnage au nom illisible «qui réside dans ce monastère» (*bu vrxarda olurdači ban..a s(a)lï*), tandis que figure à la l. 18 un certain Tängri Kl̥ïanmaṭï *kši ačarï*, qui aurait contribué par son savoir à la construction du dit monastère (*bu vrxar sangramig itgükä bilig birdäči külüg? yinčirü t(ä)ngri kl̥ïanmaṭï kši ačarï*). Or, ce dernier personnage figure également, semble-t-il, dans le colophon suivant du fragment *T III M 123 B* du *Maitrisimit* trouvé à Murtuq à quelques kilomètres au nord de Xočo, où l'on peut lire[7] : ..... ***qutluγ*** *xočo uluš* ..... *samantapušp* ***saŋram***[8] .... *'šy šïtaβan sïn arïγ-lar araqï*[9] *t'ys'nk aryadanta täŋri klanpatrï kši ačarï bašlap qïrq šäli-lär b(ä)kčanqa yarlïγqamiš-ta men βatsin sinqay q(a)y-a upasï maŋčor upasanč toγmiš ötüg iŋä bu nom bitiγü tägintimiz kšanti bolzun*, «... bienheureuse *province* de Xočo ... *monastère* de Samantapuṣpa ... alors que dans l'ermitage [Ta]ysang[10], au milieu

[7] Voir ce colophon chez Şinasi Tekin, *Maitrisimit nom bitig*, *Berliner Turfantexte IX*, Akademie-Verlag, Berlin 1980, I. Teil, pp. 9 et 260-261, ainsi que le fac-similé, Tafel 219 dans le carton II des fac-similés du *Maitrisimit*, Akademie-Verlag, Berlin 1961.

[8] La forme *s'mnt'pwšp* à la l. 2 pour le monastère Samantapuṣpa me paraît sure, bien qu'elle ne soit pas lue par Ş. Tekin.

[9] Voir la lecture corrigée d'*arïγ* en *araqï*, «qui est entre, au milieu de», chez P. Zieme, «Uigurische Steuerbefreiungsurkunden für buddhistische Klöster», *Altorientalische Forschungen*, VIII, 1981, p. 247, n. 55; et chez Klaus Röhrborn, *Uigurisches Wörterbuch*, pp. 175, 176, et 189.

[10] Le nom [Ta]ysang a été rétabli dans ce passage par P. Zieme et K. Röhrborn, les deux auteurs cités dans la n. 9 ci-dessus. Taysang ou Taydsang figure comme le nom d'un lieu proche de Xočo où il y a des vignobles dans trois manuscrits ouïgours datant probablement des environs du XIV^e^ siècle, à savoir les N° 12 et 55 chez W. Radloff, *Uigurische Sprachdenkmäler*, et le manuscrit de la Bibliothèque de l'Université d'Istanbul édité par Reşid Rahmeti Arat, «Among the Uighur Documents, II», *Ural-Altaische Jahrbücher*, vol. 36, fasc. 3-4, 1965, pp. 266-269 et n. 3. Or, dans son *Bericht über archäologische Arbeiten in Idikutschari und Umgebung*, *Abh. Königl. Bayer. Akad. Wissensch.*, Bd. 24, München 1906, Albert Grünwedel signale (pp. 6, 7, et 49, et fig. 45 et 46) «l'imposante ruine du 'Tai-san', un grand temple bouddhique» au milieu de l'ancien cimetière d'Astana, à environ 5 km à l'ouest nord-ouest de l'Idiqutchahri, l'ancienne ville de Qočo. Selon toute vraisemblance, ce «Tai-san» représenterait le Taysang ou Taydsang du XIV^e^ siècle, époque encore pré-Islamique à laquelle des vignobles ont dû s'étendre sur l'ancien cimetière d'Astana. De même, Taysang ou Taydsang serait à identifier avec l'ermitage bouddhique (*aryadan* du skt. *āraṇyāyatana*, cf. H.W. Bailey, *Prolexis to the Book of Zambasta*, *Khotanese Texts VI*, p. 17) du nom de *Taysang au milieu de cimetières et de bois de notre colophon du début du XI^e^ siècle, époque à laquelle l'ancien cimetière d'Astana a dû encore subsister. Le nom de Taysang ou Taydsang pourrait correspondre au chinois *ta-tsang* 大藏 M **thai-dzang*, «grand

de cimetières et de bois, quarante *šäli*, avec Tängri Klanpatrî *k(ä)ši ačarı* à leur tête, ont daigné se mettre en résidence de *bhakta-chinnaka*, moi βatsin *sinqay q(a)ya*[11], nous nous sommes (= je me suis) permis d'écrire ce texte canoniqe à la demande du frère laïc Maŋ-čor et de la sœur laïque Toγmiš. Qu'il nous soit pardonné!»

En effet, le nom de l'inscription que Müller a lu avec quelque hésitation Klianmati en pensant à un éventuel Kalyāṇamati (cf. Müller, *op. cit.*, pp. 23 et 28), mais dont plusieurs lettres sont incertaines, correspondrait vraisemblablement au Klanpatrî du colophon ci-dessus et serait à lire *Klianpatrî, *p* et *m* en écriture ouïgoure pouvant se confondre facilement dans le cas de lettres un peu effacées, lequel serait probablement pour Kalyāṇabhadra[12]. Si donc le céleste maître (*ačarî*) d'origine tokharienne (*kšy* étant pour le tokh. *käṣṣi*, «maître») Klanpatri du

trésor, Tripiṭaka», ou même à *ta-ts'ang* 大倉 M **thai-tshang*, «grand grenier», d'autant plus que *tsang* et *ts'ang* apparaissent l'un et l'autre en turc ancien sous les formes *saŋ* et *tsaŋ* (cf. G. Clauson, *An Etymological Dictionary of Pre-Thirteenth Century Turkish*, p. 555 sous *tsaŋ* et p. 556 sous *tsaŋçı*, ainsi que p. 831 sous *saŋ*, preliminary note). A cet égard, je note la construction au Japon pendant les années 810-826 d'un temple bouddhique du nom de Ta-tsang 大藏寺 (cf. le *Bukkyō Daijiten* de Mochizuki Nobunaga, Kyōto 1932, p. 3317a). Je relève, d'autre part, la mention d'un *Ta-ts'ang* 大倉 «Grand Grenier», aux environs de Touen-houang (cf. le manuscrit *S. 1159*, décrit par L. Giles, *Descriptive Catalogue of the Chinese Manuscripts from Tunhuang in the British Museum*, n° 7621, p. 261).

[11] Le nom du copiste βatsin *sinqay q(a)y-a* doit représenter un nom de moine chinois tel que Fa-sin 發信, M **piuat* → *fat-siin*, suivi du titre *sin-kiai* 新戒, M **siin-kaai*, «novice», et de *q(a)y-a*, forme encore inexpliquée. Sur le titre bouddhique chinois *sin-kiai*, «novice», cf. le *Dai Kanwa Jiten* de Morohashi, vol. 5, p. 629, n° 13572.59, et *A Dictionary of Chinese Buddhist Terms* par Soothill et Hodous, p. 402. Bien attesté dans les manuscrits chinois de Touen-houang, ce titre figure notamment dans le *Pelliot Chinois 3388* v° du 2 avril 947 et dans le *Stein 5855* de juillet-août 986. Il figure également en transcription ouïgoure à la l. 18 du manuscrit du British Museum *Or. 8212 (106)* de Yar-khoto, où Busartu ou Bosartu *sinqay q(a)y-a* contiendrait probablement aussi le chinois *p'ou-sa* 菩薩 «bodhisattva» (cf. mon édition dans *Turcica*, I, 1969, pp. 26-52, dans laquelle, cependant, mes remarques de la note 18, pp. 50-51, sont entièrement à reviser), et dans le colophon du fragment *TM 272-8/T I a 5* (*U 709*) du *Suvarṇaprabhāsottamasūtra* ou Altun Yaruq, où *Bilyuqluy* Čidar *sinqay q(a)y-a* serait Čidar (Tche-t'a 智達, M **ṭie-dat*?) le novice *q(a)y-a* (?), originaire de Bilayuq (cf. P. Zieme, «Materialien zum uigurischen Onomasticon II», *Türk Dili Araştırma Yıllığı Belleten 1978-79*, pp. 89-90).

[12] En ce qui concerne cette identification, je partage tout à fait l'avis de M. Şinasi Tekin, *op. cit.*, p. 9, tout en étant d'un avis différent quant à la date de l'inscription.

colophon du *Maitrisimit* et *Klianpatri de l'inscription de 1019 sont un seul et même personnage, nous pouvons comprendre que ce personnage était actif aux alentours de la deuxième décennie du XI[e] siècle, que la copie du *Maitrisimit* en question datait approximativement de la même époque, et que le titre de *šäli* qui y figure était alors déjà en usage. Peut-être le titre de *šäli*, emprunté au chinois, et qui est généralement précédé d'un nom de moine également transcrit du chinois, était-il plus particulièrement réservé aux *ācārya* d'origine chinoise, alors que le titre équivalent d'*ačarı* aurait continué d'être employé dans le cas d'*ācārya* non-chinois. Les colophons d'une autre copie du *Maitrisimit*, le très grand manuscrit trouvé à Sängim, entre Xočo et Murtuq, fournissent aussi le nom du copiste Synt'r *šäli*, soit encore un *šäli* au nom chinois (Sin-tar pour Sin-t'a 信達 M **siin-dat*?), qui a pu avoir opéré à peu près à la même période du XI[e] siècle (cf. Ş. Tekin, *op. cit.*, pp. 23, l.11, et 52-53, 118.22). A remarquer également, cependant, est l'exemple assez tardif des *šälilär* de l'ermitage (*aryadan*) de Murutluq figurant dans le manuscrit *T III M 205* (*U 5317*) mentionné plus haut qui doit vraisemblablement dater de l'an 1259 (cf. P. Zieme, *Altor. Forsch.*, VIII, p. 239).

Mais revenons au grand traducteur sino-ouïgour, vraisemblablement Chinois ou métis de Chinois et d'Ouïgour, natif de Beš-balïq, du nom de Šïngqo *šäli tutung* ou Cheng-kouang *fa-che* 勝光法師, à qui nous devons les traductions du chinois de textes bouddhiques ouïgours de première importance tels que le *Suvarṇaprabhāsottamasūtra* ou *Altun Yaruq*, la *Biographie de Hiuan-tsang*, et quelques autres[13]. Il serait du plus grand intérêt, notamment pour l'étude de ces nombreux textes turcs anciens, de pouvoir déterminer avec le maximum de précision les limites de sa période d'activité. A partir de quels indices peut-on espérer mieux définir ces limites? Un *terminus a quo* étant fourni par la traduction au début du VIII[e] siècle du *Suvarṇaprabhāsottamasūtra* en chinois par Yi-tsing[14], on peut estimer que l'œuvre de

[13] Cf. Peter Zieme, «Sïngqu Säli Tutung, Übersetzer buddhistischer Schriften ins Uigurische», *Tractata Altaica*, p. 767 seq.

[14] Cf. F.W.K. Müller, *Uigurica*, pp. 14-15, qui n'a pas reconnu en Kitsi ou Gitsi le nom de Yi-tsing, et Şinasi Tekin, *Die Kapitel über die Bewusstseinslehre im uigurischen Goldglanzsūtra*, *Veröffentlichungen der Societas Uralo-Altaica*, Band 3, Wiesbaden 1971, pp. 11 et 30-32.

traduction de Šïngqo *šäli tutung* de Beš-balïq n'a pu s'accomplir avant le milieu du VIII[e] siècle. Or, voilà que dans un manuscrit chinois de Touen-houang il est question d'un certain Cheng-kouang *fa-che* 勝光法師 que l'Empereur Hiuan-tsong des T'ang (713-756) aurait interrogé vers 740 lors de la construction du monastère de K'ai-yuan 開元寺 à Tch'ang-ngan[15]. Pourtant, la date de 740 semble trop ancienne pour qu'il pût s'agir de Šïngqo *šäli tutung*. En effet, celui-ci, natif de Beš-balïq (près de Goutchen au Sin-kiang actuel), capitale des Ouïgours occidentaux, aurait préparé ses traductions «dans le bienheureux État des Dix Ouïgours (*alqatmïš on uyyur ilintä*)», et l'on sait que si l'Empire ouïgour a débuté sur l'Orkhon vers 744, la région de Beš-balïq n'en a pas fait partie avant la fin du VIII[e] siècle[16]. En tout état de cause, le nom de Cheng-kouang 勝光 n'était point rare chez les Bouddhistes chinois de l'époque, puisqu'il y avait depuis au moins l'an 672 un monastère de Cheng-kouang dans la région de Touen-houang[17], et qu'au début du VIII[e] siècle le traducteur Yi-tsing choisit justement le nom de Cheng-kouang *wang* 王 pour correspondre au nom sanskrit du roi Prasenajit[18]. Enfin, pour situer la vie et l'œuvre de Šïngqo *šäli tutung* dans le temps, nous devons tenir compte également de son titre de *tutung*.

Comme l'avait déjà indiqué F.W.K. Müller dans *Uigurica*, p. 14, le titre ouïgour *tutung*, soit plus exactement *tutuŋ* (j'emploie ici la

[15] Il s'agit d'un texte sans date d'une vingtaine ou trentaine de lignes au début du verso du manuscrit *Stein 3728* (n° 7511, p. 254, chez Lionel Giles, *Descriptive Catalogue of the Chinese Manuscripts from Tunhuang in the British Museum*, London 1957). Cependant, cette rencontre entre l'Empereur et Cheng-kouang aurait eu lieu le 28e année *k'ai-yuan* (740) d'après le *Kouan-tchong kin che ki* 關中金石記, ch. 8, p. 11b, citant une inscription de 1319, comme me l'a aimablement signalé le Dr. Wu Chi-yu.

[16] Voir *Beš-baliq-liγ Šïngqo šäli tutung* dans les colophons cités par F.W.K. Müller, *Uigurica*, p. 14, et par Şinasi Tekin, *Die Kapitel über die Bewusstseinslehre* ..., p. 33. L'indication qu'il aurait préparé ses traductions «dans le bienheureux État des Dix Ouïgours» est donnée dans un colophon cité par Peter Zieme, «Šïngqu Säli Tutung, Übersetzer...», p. 768. Sur la situation de Beš-balïq vers la fin du VIII[e] siècle, cf. T. Moriyasu, «Qui des Ouigours ou des Tibétains ont gagné en 789-792 à Beš-balïq?», *Journal Asiatique*, tome CCLXIX, 1981, pp. 193-205.

[17] Le nom du Cheng-kouang *sseu* 勝光寺 est mentionné, entre autres, dans le *Stein 4551* de 672 (cf. Lionel Giles, *Descriptive Catalogue* ..., n° 2714).

[18] Cf. le *Bukkyō Daijiten* en 1 volume, Tōkyō 1931, pp. 845c et 1395b-c; et Soothill et Hodous, *A Dictionary of Chinese Buddhist Terms*, p. 266a.

première forme pour simplifier), doit correspondre au titre chinois *tou-t'ong* 都統[19]. Cette identification est d'autant plus sure que dans une peinture murale d'un temple de Bäzäklik figurent au-dessus des têtes de trois religieux bouddhiques trois cartouches sur lesquelles leur titre respectif de *tou-t'ong* 都統 en chinois est rendu à chaque fois par *tutung* en ouïgour[20]. En fait, le titre chinois *tou-t'ong* apparaît

[19] D'après E.G. Pulleyblank («Late Middle Chinese», part II, *Asia Major*, vol. XVI, 1971, pp. 151-152; et «Stages in the transcription of Indian words in Chinese from Han to Tang» in *Sprachen des Buddhismus in Zentralasien*, Wiesbaden 1983, p. 92 : *uo o uā*, et p. 93 : *uong awŋ əwŋ*), la prononciation de *tou* 都 et de *t'ong* 統 en chinois serait passée approximativement de **to* et de **t'oŋ* en Early Middle Chinese (c. 600) à **tu* et à **t'uŋ* en Late Middle Chinese (c. 1000). Or, si, comme il paraît vraisemblable, le titre *tou-t'ong* n'a été emprunté en turc ancien que vers le X[e] siècle, la forme ouïgoure serait à lire plutôt *tutung* que *totong*, à l'inverse de *totoq*, par exemple, emprunté sans doute beaucoup plus tôt du chinois *tou-tou* 都督(EMC **to-tok*).

[20] Voir la reproduction de la peinture des trois *tou-t'ong* chez A. von Le Coq, *Chotscho, Facsimile Wiedergaben der wichtigeren Funde der ersten königlich Preussischen Expedition nach Turfan*, Berlin 1913, planche 16a, ainsi que chez *idem*, *Auf Hellas Spuren in Ost-Turkistan*, p. 21. La cartouche au-dessus de la tête du religieux de gauche porte *Fa-houei tou-t'ong tche siang* 法惠都統之像, «portrait de Fa-houei *tou-t'ong*», en chinois et *βapguy tutung bäg-ning iduq körki bu ärür*, «ceci est le saint portrait de βapguy *tutung bäg*», en ouïgour. Ensuite, celle du milieu a «portrait de Tsin-houei 進惠 *tou-t'ong*» en chinois et «ceci est le saint portrait de Singuy *tutung bäg*» en ouïgour, tandis que celle de droite indique «portrait de Tche-t'ong 智通 *tou-t'ong*» en chinois et «ceci est le saint portrait de Čïtung *tutung bäg*» en ouïgour. On peut se demander s'il s'agissait de trois *tou-t'ong* qui auraient été les chefs successifs de la hiérarchie bouddhique chez les Ouïgours, ou s'il s'agissait plutôt de trois religieux éminents qualifiés de *tou-t'ong* à une époque où ce titre ne désignait plus le chef suprême de la hiérarchie mais comportait simplement un sens honorifique. A cet égard, il faut remarquer que le religieux de droite Tche-t'ong 智通 ou Čïtung porte le même nom qu'un célèbre *ācārya* chinois du VII[e] siècle, traducteur d'ouvrages bouddhiques du sanskrit en chinois (cf. Peter Zieme, «Šïngqu Säli Tutung, Übersetzer...», *Tractata Altaica*, pp. 768 et 772), tandis que le religieux de gauche Fa-houei 法惠 est l'homonyme d'un religieux chinois du VII[e] siècle également connu de l'histoire (cf. le *Bukkyō Daijiten* de Mochizuki Nobunaga, Kyōto 1932, vol. I, p. 807c, à la dernière ligne; cf. aussi Vapkui ou βapguy chez P. Zieme, «Materialien zum uigurischen Onomasticon II», *TDAYB*, 1978-79, p. 85). D'autre part, la date du IX[e] siècle attribuée par A. von Le Coq au Temple n° 9 de Bäzäklik dans lequel se trouvait cette peinture ne repose, semble-t-il, sur rien de précis (cf. A. von Le Coq, *Auf Hellas Spuren*, p. 74; *idem*, *JRAS*, April 1909, p. 317, et *JA*, 1909, p. 331), et j'ai même le sentiment, partagé, d'ailleurs, par une spécialiste en la matière, Madame Monique Maillard, que le style des vêtements (cf. en particulier la pl. 30) comme le style des peintures en général du Temple n° 9 (pl. 16 à 35) relèvent plutôt de la dernière moitié du X[e] ou du début du XI[e] siècle. J'ajoute que les notations en écriture ouïgoure, tout au moins, même dans les cartouches, ont un aspect peu soigné, tandis que le ductus de l'écriture me paraît relever plutôt, pour autant que je puis en juger, de

comme une variante abrégée du titre *tou-seng-t'ong* 都僧統. Sous ces deux formes, le titre est bien attesté dans les manuscrits chinois de Touen-houang du IX^e^-X^e^ siècle comme la désignation, depuis le milieu du IX^e^ siècle environ, du chef de la hiérarchie bouddhique dans une région ou dans un pays donnés[21]. En ce qui concerne Touen-houang et sa région à la période précédente de l'occupation tibétaine depuis la fin du VIII^e^ siècle jusqu'au milieu du IX^e^, on a pu découvrir quelques rares exemples de *tou-t'ong*, de *tou-seng-t'ong* ou de *seng-t'ong* qui s'y rapporteraient, mais il semble que le chef de la hiérarchie bouddhique était alors désigné plus couramment par le titre de *tou-kiao-cheou* 都教授 ou de *kiao-cheou*[22]. Bien que les renseignements dont nous disposons à ce sujet soient très maigres, il semble, d'autre part, que le titre de *seng-t'ong* était employé dans certaines localités de la Chine propre au cours de la dernière moitié du VIII^e^ siècle, et que ce titre aurait probablement été à l'origine du titre *tou-seng-t'ong*[23].

De ce qui précède, il apparaîtrait que le titre de *tou-seng-t'ong* ou de *tou-t'ong* n'était couramment employé par la population de langue chinoise au nord-ouest de la Chine propre pour désigner le chef de la hiérarchie bouddhique que depuis le milieu du IX^e^ siècle. On peut admettre, d'autre part, qu'il a fallu un certain temps, sans doute quelques décennies au moins, pour que le titre chinois ait été

la période moyenne (X^e^-XI^e^ s.?) que de la période ancienne (VIII^e^-IX^e^ s.) ou de la période tardive (XII^e^-XV^e^ s.).

[21] Voir en particulier l'étude bien documentée de Chikusa Masaaki, «Tonkō no sōkan seido» (Le système d'organisation du clergé bouddhique à Touen-houang), *Tōhō Gakuhō* (Kyōto), n° 31, 1961, pp. 117-198. Au Chapitre 2, pp. 119-144, sont identifiés les titulaires successifs de la charge de *tou-seng-t'ong* 都僧統 de 851 à 960 grâce à divers manuscrits de Touen-houang. Parmi ces documents j'ai relevé la forme abrégée *tou-t'ong* 都統 de *tou-seng-t'ong* à plusieurs reprises, à savoir dans le *Pelliot Chinois 3720* de 870 (cf. Chikusa, *op. cit.*, p. 124), dans le *Stein 641* daté de 920 (cf. *ibid.*, p. 139), dans le *Stein 2729* à dater peut-être de 788 (cf. *ibid.*, p. 144), dans le *Pelliot Chinois 2038 r°* au début du chapitre 24, à dater de la première moitié du IX^e^ siècle (cf. *ibid.*, p. 145).

[22] Sur *kiao-cheou*, cf. le Chapitre 3 chez Chikusa, *ibid.*, pp. 144 seq. Quant au titre *tou-t'ong* à l'époque de l'occupation tibétaine, voir les deux exemples déjà cités à la fin de la note 21 ci-dessus (*Stein 2729* et *Pelliot Chinois 2038*). Par ailleurs, un exemple de *seng-t'ong* figure dans le *Pelliot Chinois 4646* (cf. Paul Demiéville, *Le Concile de Lhasa*, Bibl. de l'Inst. des Hautes Études Chinoises, vol. VII, Paris 1952, pp. 33-34), comme un exemple de *Tou-fan seng-t'ong* 都番僧統 dans le *Pelliot Chinois 2807*.

[23] Cf. Chikusa, *ibid.*, pp. 118-119 et 144.

définitivement adopté en turc ancien sous la forme *tutung*. Nous voilà transportés aux abords du X^e^ siècle. Or, l'emploi extrêmement fréquent du titre *tutung* en turc ancien, attribué parfois même à des novices[24], donne à penser que ce titre tendait à se dévaluer considérablement chez les Ouïgours—processus qui implique, lui aussi, un délai plus ou moins long. Nous voilà donc transportés encore, selon toute probabilité, jusqu'au milieu ou jusqu'à la fin du X^e^ siècle. Ainsi, pour résumer, on peut estimer que le titre *tou-t'ong* a désigné depuis le milieu du IX^e^ siècle le chef de la hiérarchie bouddhique chez la population de langue chinoise au nord-ouest de la Chine propre, que ce titre a pu être emprunté en ouïgour sous la forme *tutung* avec le même sens depuis le début du X^e^ siècle environ, mais que le titre *tutung* n'aurait pris chez les Ouïgours une grande extension avec un sens plus généralement honorifique que vers la dernière moitié du X^e^ siècle au plus tôt. En ce qui concerne tout particulièrement Šïngqo *šäli tutung*, si l'on sait que ses traductions ne peuvent guère être antérieures au milieu du VIII^e^ siècle à cause de la date des ouvrages traduits, on peut supposer, en outre, en raison de ses titres de *šäli* et de *tutung*, qu'il n'a probablement pas vécu avant le milieu du X^e^ siècle, et plus vraisemblablement aux alentours de l'an mille.

D'un autre côté, cependant, Šïngqo *šäli tutung* a dû naître tant soit peu avant l'an mille, si ce n'est qu'en raison de la date correspondant au 18 avril 1022 portée dans le colophon d'une copie de sa traduction du *Suvarṇaprabhāsottamasūtra* en ouïgour. La date de ce colophon, le *T.II.Y.37*[25], nous est connue par l'étude que lui a consacrée G.R.

[24] Pour l'emploi de *tutung* comme titre d'un novice (*šabi*), cf. la thèse de doctorat dactylographiée d'Ingrid Warnke, «Eine buddhistische Lehrschrift über das Bekennen der Sünden, Fragmente der uigurischen Version des *Cibei daochang chanfa*», Académie des Sciences de la DDR, Berlin 1977, p. 61, l. 248, et pp. 174-175, n. 248, ainsi que Peter Zieme, «Uigurische Pachtdokumente», *Altor. Forsch.*, VII, 1980, p. 208, n. 61. Comme le remarque aussi bien Ingrid Warnke (*loc. cit.*) que Peter Zieme (*loc. cit.*, ainsi que dans «Zur buddhistischen Stabreimdichtung der alten Uiguren», *Acta Orient. Hung.*, XXIX-2, 1975, p. 190, n. 14), on rencontre également très souvent une forme *tu*, ou encore *-tu*, qui serait l'abréviation de *tutung* (?). Pour des exemples assez nombreux de *tutung*, cf. Peter Zieme, «Materialien zum uigurischen Onomasticon I», *Türk Dili Araştırma Yıllığı-Belleten 1977*, p. 83, et «Materialien zum ... II», *TDAYB 1978-79*, p. 93.

[25] Dr. Peter Zieme m'indique que le fragment *T.II.Y.37*, qui était conservé à Berlin, est malheureusement perdu à l'heure actuelle, mais qu'on possède la transcription qu'en a faite Rachmati Arat.

Rachmati dans *Türkische Turfan-Texte VII*, *APAW* 1936, pp. 54 et 80-81, où l'on peut lire : *alqatmiš ay-qa, küsänčig kün-kä, üdrülmiš ädgü öd-kä, qutluγ qolu-qa, angaräk gr(ä)x ellänür bešinč orduluγ, ortun bašlaγ, suβ qutluγ žim it yıl, üčünč ay, beš yegirmi-kä, qap suβ qutluγ bečin kün-kä, br(ä)xsivädi gr(ä)x-kä, anurat yultuz-qa*, «à la lune louangée, au jour désiré, à la bonne heure choisie, à l'instant bénéfique, (à savoir :) l'année *žim* du Chien d'élément Eau, du commencement Médian, du cinquième Palais où règne la Planète Aṅgāraka (Mars), le quinze de la troisième lune, au jour *qap* du Singe d'élément Eau, sous la Planète Jupiter, sous l'astérisme Anurādhā». Il s'agit donc clairement d'une année *jen-siu* (59[e] du cycle sexagésimal) dans laquelle le quinzième jour de la troisième lune serait un jour *kia-chen* (21[e] du cycle sexagésimal), ce qui ne s'est produit qu'une fois depuis le début de l'ère chrétienne, à savoir le 18 avril 1022. Cette date nous paraît ainsi digne de foi malgré certaines erreurs commises par le copiste dans les autres considérations calendériques ou astrologiques auxquelles il s'est livré d'une manière plutôt superflue [26].

Ainsi, nous sommes amenés à considérer le début du XI[e] siècle comme la date la plus probable de l'œuvre de traduction de Šïngqo *šäli tutung*. Or, peut-être faudrait-il voir dans la poursuite très active de l'œuvre de traduction bouddhique à cette époque, comme dans la construction de nouveaux temples ou monastères bouddhiques que supposent les inscriptions sur pieu datables de 983, de 1008, et de 1019 (cf. la n. 5), autant de signes d'un renouveau bouddhique, c.-à-d. d'un renforcement du Bouddhisme dans le centre de l'Empire ouïgour occidental, à un moment où l'intégrité de son territoire comme son existence même paraissaient gravement menacées par l'avance de l'Islam d'Ouest en Est.

[26] Sur ces erreurs, cf. Louis Bazin, «Les Calendriers turcs anciens et médiévaux», thèse de doctorat d'État présentée en 1972 et reproduite par l'Université de Lille III en 1974, pp. 339-347.

SUMMARY

The titles *šäli* and *tutung* occur in many mediaeval Central Asian Uyghur texts, generally associated with Buddhism, and notably as the titles of Šïngqo or Sheng-kuang *šäli tutung* of Beš-baliq, translator of many Chinese Buddhist texts into Uyghur Turkish. It is shown here that the Uyghur title *šäli* must have come from Chinese *shê-li* 闍梨, an abbreviated transcription of Sanskrit *ācārya*, «maître», while Uyghur *tutung* must correspond to Chinese *tou-t'ong* 都統, a title borne by the head of the Buddhist hierarchy during the 9th and 10th centuries. The evidence suggests that the titles *šäli* and *tutung* became current in Uyghur only towards the beginning of the 11th century, and that the translations of Šïngqo *šäli tutung* probably date from the same period.